
JEANNE LEBER

La Recluse de Montréal



Jeanne Leber

Le nom de Jeanne LeBer nous est peut-être familier... Mais qu'en est-il de sa vie si étrangère aux valeurs prônées par notre société de consommation ?

Sa famille, son éducation

Jeanne est née à Ville-Marie (Montréal), le 4 janvier 1662. Fille de Jacques LeBer, un des plus riches marchands de la Nouvelle-France, et de Jeanne Le Moyne, d'une illustre famille du pays, elle est filleule de Maisonneuve, fondateur et gouverneur de Montréal, ainsi que de Jeanne Mance, fondatrice et directrice de l'Hôtel-Dieu. Comme tous les enfants du bourg, la fillette dut faire ses premières classes dans l'étable-école de Marguerite Bourgeoys.

De 1674 à 1677, on la trouve à Québec, chez les Ursulines, où elle parfait son éducation. C'est là qu'elle s'initie à la broderie, un art où elle ne tarde pas à exceller. Mais plus que par ses talents de brodeuse, c'est par son attrait marqué pour la solitude, le silence et la prière, par sa dévotion eucharistique, enfin par une répulsion notoire pour toute mondanité, qu'elle se distingue de ses compagnes. Sera-t-elle religieuse ? Les Ursulines l'espèrent, non sans raison. Mais sitôt ses études terminées, Jeanne rentre à Montréal.

Sa vocation

Ses parents entrentvoient pour elle un brillant mariage. Peine perdue! Elle refuse les plus beaux partis... Finalement, de concert avec son guide spirituel, monsieur François Séguenot, p.s.s., et les Messieurs de Saint-Sulpice responsables de la Paroisse, ils se rendent à son désir: ils l'autorisent à vivre en recluse sous le toit familial, pour cinq années de probation d'abord, puis dans un engagement perpétuel.

Ainsi, de dix-huit à trente-trois ans, soit de 1680 à 1695, Jeanne vit complètement retirée du monde. Vouée au Seigneur par les vœux de chasteté, de réclusion et d'obéissance à son directeur spirituel, elle se livre à toutes les rigueurs de la pénitence, partageant son temps entre l'oraison, la lecture spirituelle et le travail manuel. Elle ne quitte sa chambre que pour la messe quotidienne de l'aurore où elle se rend à la Paroisse, les yeux baissés et en silence.

Enfin, le 5 août 1695, âgée de trente-trois ans, elle s'avance encore plus dans la vie érémitique: en ce jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, elle quitte le foyer paternel et se retire dans la maison de la Congrégation de Notre-Dame où Marguerite Bourgeoys et ses Soeurs l'accueillent avec joie. Là, dans un minuscule appartement adossé au sanctuaire de la chapelle à peine achevée et construite en grande partie grâce à sa générosité, Soeur LeBer - tel sera désormais son nom - inaugurerait pour ainsi dire officiellement la vie exclusivement contemplative en Amérique du Nord. Sa cousine Anne Barroy (Soeur Saint-Charles, c.n.d.) lui portera, outre ses maigres repas, le matériel nécessaire à son travail et, en hiver, le bois de chauffage dont elle n'usera que parcimonieusement; tout cela, autant que possible sans rompre le silence.

Sa vie d'orante, pauvre et laborieuse

Sa vie se poursuit, perpétuel hommage au Saint Sacrement, en union avec la Vierge Marie et les Anges, selon un règlement strict dont elle ne déroge sous aucun prétexte. Sans avoir fait vœu de pauvreté absolue, elle, peut-être la plus riche héritière du Canada d'alors, vit dans un dépouillement total. Au fil des ans, elle se désiste de sa fortune au profit des oeuvres qu'elle pourvoit de vêtements de sa confection, et dont elle fait instruire les filles; au profit des paroisses naissantes qu'elle dote de linges d'autel, de vases sacrés et d'ornements liturgiques d'une grande beauté, fruits de ses talents d'artiste et de brodeuse; enfin de la Congrégation de Notre-Dame dont elle seconde les oeuvres.

En 1698, deux notables anglais de passage à Montréal, et qui connaissent bien les Le Ber, obtiennent de Mgr de Saint-Vallier l'autorisation de visiter la Recluse dans son ermitage afin de constater par eux-mêmes la véracité des témoignages entendus à son sujet. L'un d'eux, ministre protestant, l'interroge sur la raison d'une vie si austère alors qu'elle pourrait profiter des douceurs et des commodités de la vie. Simplement, Soeur LeBer lui répond: « C'est une pierre d'aimant qui m'a attirée dans cette cellule et qui me garde ainsi séparée de toutes choses. » Puis, elle ouvre le petit guichet par lequel elle recevait la communion, et regardant le tabernacle, elle précise: « Voilà **ma pierre d'aimant**. C'est Notre Seigneur, véritablement et réellement présent dans le très Saint Sacrement, qui m'engage à renoncer à toutes choses pour avoir le bonheur de vivre auprès de Lui: sa Personne a pour moi un attrait irrésistible. »

Isolée dans son reclusoir, Jeanne LeBer ne se désintéresse pour autant ni de ses proches, ni de ses concitoyens. Elle offre pour eux sa vie mortifiée et porte dans sa prière leurs soucis et leurs souffrances. Elle prie notamment pour la paix du pays déjà engagé dans une lutte à finir entre la France et l'Angleterre.

Sa sainte mort

Jeanne LeBer s'éteignait le 3 octobre 1714, âgée de cinquante-deux ans, en grande réputation de sainteté, victime d'une pneumonie. Le nombre de fidèles accourus pour vénérer la célèbre défunte fut tel qu'on en parla dans tout le pays. Lendemain de ses funérailles, l'Économe de la Congrégation de Notre-Dame écrivait à un prêtre de Québec: « Nous venons d'assister à son service qui a eu plus de rapport avec une messe de réjouissance (...) On ne peut aller sur son tombeau (...) sans en recevoir de grandes assistances de toutes manières, pour le corps et pour l'âme. »

Les restes mortels de la Recluse de Montréal, que l'on crut longtemps disparus, ont été retrouvés en 1991. Déposés dans un tombeau de marbre, ils sont depuis gardés à la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame, dans l'oratoire attenant à la chapelle Sainte-Marguerite-Bourgeoys. Jeanne LeBer nous est toujours présente. Elle s'intéresse à nous comme à ses contemporains, portant dans sa prière nos joies et nos souffrances.

Hélène Tremblay, c.n.d.

Bibliographie:

DEROY-PINEAU, Françoise. *Jeanne LeBer, la Recluse de Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 2000
DESROSIERS, Léo-Paul, *Dans le nid d'aiglons, la colombe*, Montréal, Fides, 1963, 144 p.

Pour plus d'informations:

Centre Jeanne-LeBer,
4873, avenue Westmount,
WESTMOUNT (Québec) H3Y 1X9
Téléphone: (514) 487-2420
Télécopieur : (514) 487-0632

« Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui. »
(Cantique des Cantiques 2, 16)

* Extrait du « Prions en Église », édition mensuelle, mars 2000, NOVALIS, Ottawa, Canada.
(Avec l'autorisation de M. Jean-François Bouchard, directeur de l'édition française, et de M. Pierre Dufresne, coordonnateur de la rédaction de « Prions en Église » et responsable de « Chrétiens toutes dimensions ».)